

Qu'arrive-t-il ou que peut-il arriver ? C'est que les domestiques, peu scrupuleux, ne lavent point, mais essuient légèrement ou n'essuient pas du tout les couverts. Ainsi, cette élégance de mœurs vous expose à manger avec la fourchette de tout le monde. J'ai vu des dames se cramponner à leur couvert pour échapper au danger qui les menaçait. Il ne faut pas croire que les vins étrangers attendent cérémonieusement le second service ; aussitôt après le potage, on est envahi, ou plutôt arrosé, par les plus illustres coteaux de la Guyenne et de la Bourgogne. Souvent le généreux amphitryon, s'il a le secret de vos préférences, fait placer devant vous la bouteille favorite ; le maître d'hôtel vous signale cette attention, et, à travers les fleurs qui ombragent et parfument la table on échange un sourire reconnaissant contre un sourire gracieux du comte. L'intervalle qui sépare les deux services est rempli par un sorbet au rhum dont la mission est de renouveler l'appétit, — comme le traditionnel verre d'eau-de-vie de cidre, chargé de faire, au milieu du repas, le " trou " normand....

Hélas ! il n'est pas de joie sans mélange ici-bas. Le comte, avec l'intention d'ajouter au plaisir de ses convives, fait placer dans la pièce voisine, dont les portes restent ouvertes, un orchestre de soixante musiciens qui vous assourdissent de leurs sons harmonieux, depuis la première cuillerée de potage jusqu'au dernier verre de vin de Constance. Cette recherche me semble tout à fait nuisible aux voluptés du festin ; les causeurs surtout la trouvent insupportable. J'étais placé près du colonel de M.... — dont les Parisiens ont pu apprécier, en 1869, l'esprit élevé, en même temps que l'entrain plein d'humour. Les morceaux de musique se succédaient avec une telle rapidité, qu'il m'était impossible d'entendre une phrase entière de mon voisin.

Les Grecs, plus raffinés que nous dans certaines délicatesses de la vie, se contentaient, pendant le repas, d'un seul musicien, qui accompagnait de sa lyre des chants de guerre et d'amour ; cette mélodie s'adressait à l'âme et au cœur autant qu'aux oreilles. Si Alcibiade, avec ses idées bizarres, se fût avisé d'étonner ses convives par une centaine de clairons et de trompettes, il est probable que chacun, jetant sa couronne de roses avec humeur, aurait déserté la salle à manger. Si on veut absolument des musiciens, on devrait les placer à distance ; leurs accords affaiblis ne parviendraient aux convives que comme un écho mélodieux et lointain, et, complétant les délices du banquet, ne couperaient la parole à personne. Les morceaux caquetés se digèrent aisément ; ce principe gastronomique est tout à fait violé quand on a pour voisinage la musique d'un régiment. Consultez là-dessus l'expérience des pauvres hommes d'Etat en voyage.

La Russie, étant la terre classique des tours de force, abonde en pruniers ; on y mange d'assez belles cerises au mois de mars ; elles coûtent deux ou trois roubles la livre (le rouble vaut quatre francs) J'ai assisté à un grand dîner chez un jeune millionnaire : le milieu de la table était occupé par un beau cerisier ; chaque convive cueillait des cerises sur la branche qui l'ombrageait. L'arbre coûtait à l'amphitryon 1,800 roubles ; ainsi ce tour de force de la nature entraîne un autre, celui d'acheter ce prodige. Dans le mois de janvier, une livre de petits pois ou de haricots verts coûte de vingt cinq à trente roubles ; et la livre n'étant que de treize onces, il en faut deux ou trois pour faire un plat. Un concombre coûte trois roubles. Ainsi, rien de plus cher que ces jeux de la végétation. Durant tout l'hiver, on mange des asperges, d'autres légumes et des fruits nouvellement cueillis ; mais la saveur manque aux prodiges de la serre.

Un de mes voisins de table me disait un jour :  
— Mes yeux m'apprennent que je mange des asperges, mais ma bouche n'en convient pas !  
Je m'inclinai sans répondre : il venait d'exprimer spirituellement tout haut ce que je pensais de ces coûteuses primeurs.

VIC FERRET-JAY.

Dans une grande nation, la nécessité d'avoir des hommes crée des hommes. — EMILE BERR.

UNE HISTOIRE JAOLIE

On causait littérature dans le salon des Bécaire ; on discutait Hugo, Damas, Sardou, Daudet, etc.

En résumé on prétendait que la France tenait la corde au point de vue des lettres, lorsque sir Sgontboh, qui avait gardé le silence jusque-là, prit la parole.

—Vo, messé, yo croyez toujours qué vo été merveilleuses pour toutes les choses, mais vo avez pas le mémoare des grandes hommes de les tous pays qu'ils sont aussi de très grandes génies.

C'est porquoa vo figlourez soa-même vo été considérables. Vo avez pas devenu véritable : aussi, no messé, por parlé qué littérateur, no avons de grandes auteurs, de même que le France.

No avons Shakespeare, lord Byron, Walter Scott, heu... heu, et pouis encore eune autre.

Cet autre, il avai écrit oune histoare méufique, qué je vais vous soa-même raconter.

Cette roman, il est oune grande parc dans le Japon, avec toute plein de verdioare, des jardins très siouperbes.

Dans cette grande jardin, il prend promenade oune djoane damesselle très jaolie.... il avait oune robe blanche.

La djoane fille qu'il a oune robe blanche, il courré gracieusement après oune.... oune.... comment vo appelé cette bête ?

—.... ?  
—Oune bête qu'il met le museau dessus les fleurs, et pouis après qu'il va autre ?

—.... ?  
—Qu'il a des ailes ?  
—Un papillon ?

Pépillone.... yes, il courré après une pepillone. La djoane fille il courré par devant, et pouis par derrière. Oune djentleman il regarde avec oune sètisfecheune amoureuse ; ceté le fiancé du damesselle.

Ce damesselle, il est aussi le fiancé de cette messié, mais volà la damesselle qu'il couré, qu'il devient tomber dans oune machine avec de l'eau... de.... de l'eau, yes, comment vo appeler cette chaose ?

—.... ?  
—Oune machine rond avec de l'eau qu'on met dans les grandes jardins, avec des petites poissons ?

—Ah ! un bassin !....  
—Yes, oune bassin.... en courant après le.... vo avez dit ?

—Papillon.  
—Yes, après le pépillonne, il tombé dans le bassin.

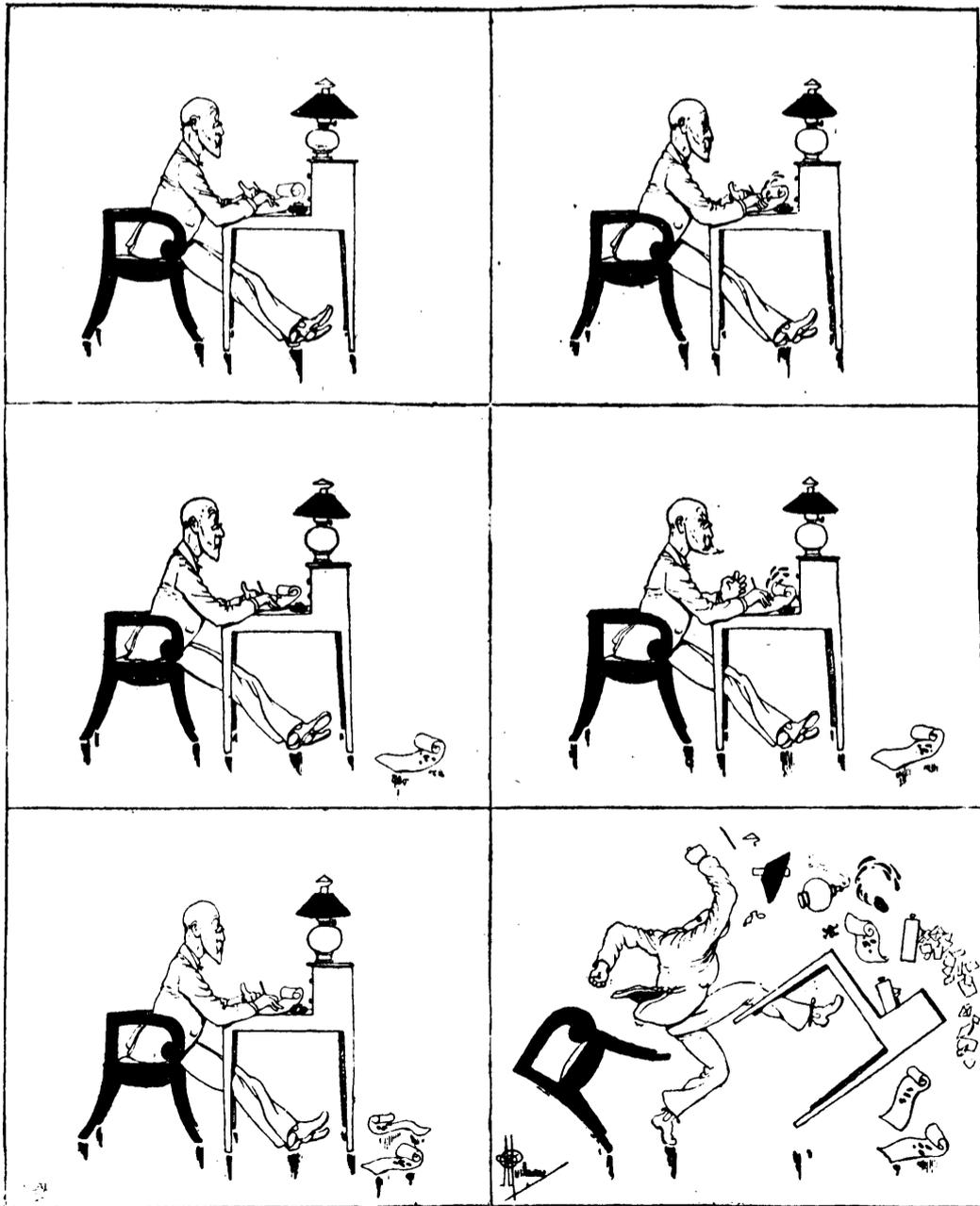
Mais cette jène homme qui voit cette malher, il se prend dépêcher pour ôter le djoane fille d'infousser. Et pouis !.... et pouis, il tombe dedans, et qu'ils sont devenus morts, que c'est malhéreux.

Comment vous trouvez cette jaolie histoare !  
—Mais.... très jolie, en vérité, c'est.... c'est très joli.

—Eh bien !.... il est de moa.

CH. LEROY.

Chez le coiffeur :  
—Oai, monsieur, ce client est tellement chauve que, de crainte de coarant d'air, il garde son chapeau sur la tête pendant que Gustave lui coupe les cheveux.



LA PLUME QUI CRACHE. — DESSIN DE A. GUILLAUME